

Des Américains à Paris



Dan Flavin,

galerie David Zwirner, jusqu'au 1^{er} février 2020, David Salle, galerie Thaddaeus Ropac et Peter Saul, galerie **Almine Rech**, jusqu'au 29 février 2020, Daniel Arsham, galerie Emmanuel Perrotin, jusqu'au 21 mars 2020, Paris.

Hasard du calendrier ? Quatre galeries parisiennes consacrent en ce moment leurs expositions à des Américains. Richard Leydier vous fait visiter.

Si avril est définitivement le meilleur moment à Paris, quelques expositions d'artistes américains ont pris de l'avance cette année dans des galeries du Marais.

Chez David Zwirner, après la présentation inaugurale des dessins de Raymond Pettibon, se tient, jusqu'au 1^{er} février, une exposition de néons de Dan Flavin (1933-96). On nage ici en plein classicisme minimaliste. C'est beau et froid, même glacial. Pas un bruit dans cette exposition, les visiteurs sont aussi déférents que dans une église, ou devant un tableau de Mark Rothko. Devant la grande et longue *Barrière* de 1970 qui court dans l'espace, on a la sensation de regarder le paysage new-yorkais depuis l'intérieur d'un gratte-ciel. Une anecdote : il y a quelques années, je me suis rendu, pour des raisons professionnelles bien évidemment, au siège de la société de production de films pornographiques Marc Dorcel. Je m'attendais à y trouver un hall d'accueil tapissé d'affiches de films débballant des femmes peu vêtues. J'y trouvai, à quelque chose près, du Flavin, mais qui n'était pourtant pas du Flavin : quelque chose de froid, également en néons, et qui occupait tout l'espace. Cette petite digression vise à dire que la norme en matière de décoration n'était alors pas l'image, mais ce qui relevait de l'installation lumineuse et immersive. Cela dit, les œuvres de Flavin chez

Zwirner sont très belles. La couleur y contamine l'espace et la lumière, au contraire de la peinture vénitienne où c'est la lumière qui s'imisce dans la couleur.

Non loin de là, à la galerie Thaddaeus Ropac, sont accrochés les nouveaux tableaux de David Salle, dans une exposition intitulée *Self-ironing Pants and Other Paintings* (jusqu'au 29 février). Le peintre s'inspire ici de la vie américaine, vue à travers d'anciens dessins d'actualité du magazine bien connu *The New Yorker*, mélangés à des objets usuels, comme des fleurs ou des paquets de cigarettes. Ces tableaux sont très pop, on songe à James Rosenquist, et plus encore à Alex Katz parfois, notamment devant quelques portraits de visages féminins. Mais ces derniers sont traités avec beaucoup moins de froideur. Toutefois, les formes et motifs sont moins juxtaposés qu'ils ne « transpirent » les uns dans les autres. Il y a en particulier, dans cette exposition, un tableau assez complexe, traité pratiquement tout en noir et blanc, hormis les végétaux qui affleurent au premier plan. À droite, figure un couple entrant dans ce qui semble être une salle de spectacle. Puis le regard doit batailler pour distinguer, au centre, le bras d'un homme posé sur un accoudoir, et deux bustes féminins, l'un en robe de soirée, l'autre ramant dans une barque. Il convient de prendre du temps pour visiter cette exposition.



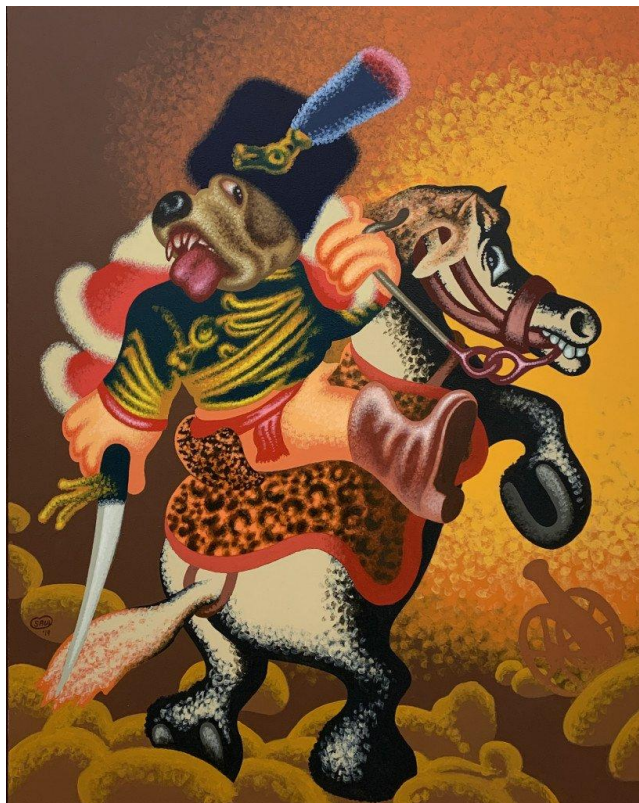
David Salle, Galerie Thaddaeus Ropac, Paris, 2020

Dangereux dissident

Peu avant sa méga-exposition au New Museum ce printemps (du 2 février au 31 mai), à New York, [Almine Rech](#) expose les tableaux et dessins de Peter Saul, mais aussi les sculptures de son épouse Sally, que je n'avais jamais vues. Il s'agit généralement d'œuvres de petite taille, excepté deux chiens et un palmier. On y croise un buste de femme, un mur à moitié écroulé, à l'ombre duquel se prélassent des lézards... Les œuvres de Peter Saul, elles, sont réunies dans une exposition intitulée *Art History Is Wrong*. Saul sait mieux que quiconque combien l'histoire peut, soit se tromper, soit s'avérer extrêmement lente. J'ai connu l'artiste au début des années 2000. À l'époque, il était montré à Paris par la [Galerie](#) du Centre. Auparavant, il était passé par la galerie Darthéa Speyer. Puis il fit un détour par la galerie Praz-Delavallade, avant d'atterrir chez [Almine Rech](#). À New York, son entrée chez Mary Boone il y a une dizaine d'années marque sûrement le début, sinon d'une renaissance, du moins d'une reconnaissance tardive qui s'est confirmée jusqu'à la fermeture de la galerie, puis avec son entrée chez Michael Werner (ex-mari de Boone), puis encore l'actuelle rétrospective aux Abattoirs de Toulouse et la prochaine au New Museum. Saul incarne un pop art réellement critique de l'évolution de la société américaine. Il s'en est toujours moqué. Il a toujours été considéré comme un dangereux dissident, c'est pourquoi la route a été si longue. Mais il est surtout un formidable peintre qui porte un œil affûté sur la peinture européenne du 19^e siècle. Chez [Rech](#) figure une reprise du Napoléon équestre de David, mais l'empereur, ici en grognard, a une tête de chien battu, à moins qu'il ne s'agisse d'une réinterprétation de Géricault.

Enfin, Daniel Arsham imagine l'exposition *Paris, 3020* à la [galerie](#) Perrotin. Elle consiste en répliques de sculptures anciennes qui semblent avoir été rongées par le temps et colonisées par des cristaux. On songe à de précédentes sculptures de David Altmejd pour les cristaux (notamment ses têtes de loups-garous), et aussi aux œuvres récentes de Jeff Koons, ainsi qu'à la réplique en cire de *l'Enlèvement des Sabines* de Giambologna qu'Urs Fisher exposa à l'Arsenal à Venise il y a maintenant quelques années. C'est beau, mais ce qui est resté impressionnant, ce n'est pas Arsham, c'est surtout la *Vénus de Milo* ou le *Moïse assis* de Michel-Ange. C'était déjà le cas avec Fisher.

Richard Leydier



Peter Saul, [Galerie Almine Rech](#), Paris, 2020

Couv. : Dan Flavin, [Galerie David Zwirner](#), Paris, 2020.